

Suède : réveil d'un pays européen

Après leur percée électorale historique du mois de septembre (*Présent* du 20 septembre), les Démocrates de Suède, en refusant de voter le projet de budget du Premier ministre social-démocrate tant que les mesures sur l'immigration qu'il contient ne seront pas revues, ont réussi cette semaine à contraindre Stefan Löfven à proposer des législatives anticipées.

Première crise majeure depuis 1958

Souvenez-vous : c'était il y a deux mois. La formation emmenée par Jimmie Akesson effectuait une percée historique lors des élections législatives, obtenant 12,9 % des voix, contre 5,7 % quatre ans auparavant, et s'imposait comme la troisième force politique du royaume avec 49 députés au Parlement. A l'époque,

Jimmie Akesson avait averti : « Nous sommes tout à fait les maîtres du jeu maintenant (...) Il est évident que les autres partis devront désormais nous prendre en considération. » Et les Démocrates de Suède n'ont pas tardé à le démontrer.

Mercredi, en effet, le Premier ministre Stefan Löfven, privé de majorité absolue depuis sa victoire en septembre, annonçait la tenue d'élections législatives anticipées le 22 mars prochain afin de sortir de la plus grave crise politique que la Suède ait connue depuis 1958.

En cause ? L'adoption par le Parlement, un peu plus tôt dans la journée, du projet de budget de la coalition d'opposition de centre-droit Alliance (conservateurs, centre agrarien, libéraux et chrétiens-démocrates) grâce au soutien des Démocrates de Suède. La veille, ceux-ci avaient en effet indi-



qué qu'ils voteraient contre tout budget maintenant la politique d'immigration actuelle.

L'immigration au cœur de la crise

Un sujet capital pour les Démocrates de Suède qui ont fait campagne sur ce thème, mais aussi pour le royaume qui croule littéralement sous le poids de l'immigration et est en

proie à un communautarisme croissant.

Rappelons que dans ce pays de 9,5 millions d'habitants, les étrangers et descendants d'immigrés représentent en effet quelque 15 % de la population. Conséquence d'une politique d'asile particulièrement laxiste, la Suède est aujourd'hui submergée et assiste à la formation sur son sol de véritables enclaves étrangères.

Sur le départ deux mois à peine

après avoir été élu, Stefan Löfven, un tantinet vexé, a expliqué mercredi que le gouvernement se contenterait de gérer les affaires courantes jusqu'au 22 mars et qu'il ne prendrait « pas l'initiative de nouvelles négociations » avec l'opposition de centre droit, à laquelle il a reproché de laisser « les Démocrates de Suède dicter leurs conditions dans la politique suédoise ».

FRANCK DELÉTRAZ
frank.deletraz@present.fr

Crèche : nous nous battons

C'est le combat du moment. Un très fort symbole. Et bien plus que cela. Encouragé par le climat au pouvoir, les laïcards haineux de La Libre Pensée attaquent et persécutent en systématique. Ils veulent faire totalement interdire la Crèche des lieux publics en France. En attendant les lieux privés comme pour les feux de cheminée ? Après celle du Conseil général de Vendée que le tribunal administratif a obligé à démanteler, c'est la mairie de Béziers qui est dans le collimateur. Et demain qui ?

« J'ai choisi les modalités. J'ai placé cette crèche dans le cadre de l'ensemble de la politique culturelle de la ville des fêtes de fin d'année. » Le courageux Robert Ménard, ancien président de Reporters sans frontières, est déterminé à garder coûte que coûte la crèche de Noël installée dans le hall de sa mairie. Il a pourtant reçu une lettre du préfet lui demandant de « reconsidérer son projet » parce qu'il contrevient aux principes de laïcité. Et les associations laïques le pressent de retirer son « emblème religieux ».

C'est le conseiller municipal Aimé Couquet (Front de gauche) appuyé par les communistes qui dès la fin octobre par courrier a joué les délateurs auprès de la préfecture. Ces laïcs à deux vitesses qui hurlent contre les crèches mais se félicitent des menus sans porc ou de la viande halal dans les cantines scolaires. Entre autres.

Ayatollahs de la laïcité

L'association La Libre Pensée, forte de sa première victoire, se dit toute puissante : « Si le Préfet de l'Hérault ne fait pas respecter la laïcité républicaine, La Libre Pensée le fera déférer devant la juridiction administrative. Et gageons que les mêmes causes produiront les mêmes effets. »

Robert Ménard a qualifié de « grotesque » la décision d'interdire la crèche de Vendée et pointe un « deux poids deux mesures » dans l'applica-

tion de la laïcité. « Quand la mairie de Paris organise une soirée festive pour le début du Ramadan, c'est considéré comme un événement culturel par Manuel Valls lui-même, et quand il s'agit d'une crèche on dit "c'est religieux" », s'indigne-t-il, dénonçant les « ayatollahs de la laïcité ».

« Quand j'ai inauguré la crèche, il y avait des représentants du culte musulman, qui n'ont rien trouvé à redire », souligne-t-il. « Demain, je vais devoir enlever les guirlandes Joyeux Noël des rues de Béziers ? Et puis, il va falloir revoir notre calendrier, qui commence à la naissance du Christ ? » Robert Ménard est très populaire à Béziers et les habitants sont derrière lui dans cet acte de résistance. L'agitation sur les milieux sociaux bat son plein et déjà des jeunes se disent prêts à monter la garde autour des crèches. Attention, ces bobos gauchos laïcards vont finir par définitivement réveiller un peuple de France attaché à son identité chrétienne, sa légitimité et ses traditions.

La Libre Pensée s'apprête à saisir à nouveau le préfet pour lui demander de « faire appliquer la loi d'ici à Noël ». « Y compris *manu militari* s'il le faut. » C'est tout à fait clair. Pour défendre la crèche, il faudra donc se battre ? Alors il faut qu'ils sachent que nous nous battons.

CAROLINE PARMENTIER
caroline.parmenier@present.fr

NKM, la bobo de Sarko

Eu égard aux personnes en cause, il serait abusif de parler d'un combat de titans. Mais, dit-on, la bataille fut rude entre Laurent Wauquiez et Nathalie Kosciusko-Morizet, dite NKM, pour savoir qui serait le n° 2 de Nicolas Sarkozy à l'UMP. Ce sera NKM. D'abord parce qu'elle a dit « preum's ! » dans les media avant son concurrent, ensuite parce qu'elle est vice-présidente. Mais c'est surtout à la première raison qu'elle doit ce rang-là car Wauquiez, devenu, lui, secrétaire général prétend que cette fonction-clef fait de lui le vrai n° 2. Disons « 2 » et « 2 bis » pour mettre fin à la foire aux vanités.

On comprend que l'ex-chef d'Etat ait voulu avoir NKM comme vice-présidente, c'est par souci d'homogénéité : il a perdu contre Hollande, elle a échoué devant Anne Hidalgo, ça crée des liens, c'est la fraternité des « losers ». Mais comment deux perdants pourront-ils faire un gagnant en 2017 ?

La vice-présidente aura « une totale liberté de parole sur tous les sujets ». Concrètement, cela signifie qu'elle pourra démentir le soir ce que le président aura affirmé le matin. Il est pour l'exploitation du gaz de schiste, elle expliquera pourquoi elle est contre. S'il persévère à vouloir abolir la loi Taubira, elle continuera à prétendre que « ce n'est ni souhaitable ni possible ». Et nous ne disons rien du principe de précaution qu'elle veut conserver tel qu'il est et que Sarkozy entend remplacer par un « principe de responsabilité ». A Paris, lors des municipales, elle s'est alliée au MoDem, alliance que



Sarkozy ne cesse de dénoncer comme contre nature quand elle sévit à Pau.

Si Nathalie Kosciusko-Morizet n'était qu'une tête chercheuse solitaire ses contestations ne prèteraient pas à conséquence, mais elle est, entre autres, en charge du programme du parti. Quel projet politique pourra donc sortir de cette opposition entre le président et la vice-présidente, un cercle-carré, un aigle à deux têtes ?

En réalité, NKM est pour lui une simple vitrine, une tête de gondole pour attirer le chaland centriste ou l'orphelin socialiste tenté par Alain Juppé. Bobo, écolo, *gay friendly*, en croisade contre « le front antinational », elle est parfaite pour ce rôle. Et puis, issue d'une grande dynastie bourgeoise, elle va au peuple comme ses ancêtres allaient s'encanailler

dans des quartiers louches. Car elle prend le métro ! Elle en est ravie, c'est une délicieuse expérience : « Le métro est pour moi un lieu de charme, à la fois anonyme et familier » puisqu'elle y vit « des moments de grâce » insoupçonnés des prolétaires. Certes, elle n'y va pas souvent ou alors elle fraude, car elle pense que le ticket coûte 4 euros !

NKM ravie par le métro des humbles, c'est la Marquise de Sévigné découvrant, émerveillée, le travail des paysans : « Savez-vous ce que c'est que faner ? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. » Telle est la bobo de Sarko, plus ridicule que précieuse.

GUY ROUVRIS
guy-rouvrais@present.fr

Objectif d'un pouvoir subversif

Retirer la légitime défense aux policiers blancs

De notre correspondant permanent aux États-Unis



La question mérite désormais d'être posée à l'échelle nationale afin que, par elle, les pouvoirs publics se sentent les premiers visés : cherche-t-on plus ou moins officiellement à retirer aux policiers blancs responsables de la mort de suspects noirs, le principe, vieux comme les chemins, de la légitime défense ? En d'autres termes, l'objectif poursuivi par les autorités fédérales ne serait-il pas de décourager les policiers blancs d'interpeller un individu en infraction à partir du moment où celui-ci est noir ?

Cette double question lancée à un représentant de l'Etat ne susciterait qu'un rejet méprisant et même offusqué. Comment imaginer, répondrait celui-là la main sur le cœur, au pays où toutes les situations possibles et imaginables sont placées sous le signe de la loi, que l'on puisse un jour établir une distinction raciale au sein même de la police pour faire en sorte qu'il existe deux types de conduite chez les gardiens de l'ordre selon la couleur de leur peau ? Cette prévisible indignation serait impuissante à rendre incongrue la double interrogation exposée plus haut.

Persistons donc dans l'anticonformisme et même la provocation : des preuves existent pour soutenir que la légitime défense accordée jusqu'ici aux policiers blancs – comme aux autres – est en réel danger. A la suite de bien des affaires du même genre, deux très récentes, à New York et dans le Missouri, montrent que les

choses pourraient bouger. Et pas dans le bon sens.

Le 17 juillet dernier, à New York – exactement à Staten Island, un des « arrondissements » de la mégapole comme Manhattan ou le Bronx – Daniel Pantaleo, un Blanc de 29 ans appartenant au commissariat de police local, remarque près de la gare du ferry un individu noir, Eric Garner, 43 ans, en train de vendre à la sauvette des cigarettes détaxées, ce qui est strictement interdit. Garner se trouve promptement interpellé, refuse de reconnaître son forfait, discute en élevant la voix pour tenter d'appuyer ses arguments mais sans esquisser la moindre velléité de fuite. Au bout d'une minute, une brève lutte s'engage au cours de laquelle le professionnalisme, l'entraînement et la jeunesse du policier ont très vite le dessus. Garner est maîtrisé. Il est maintenu dans l'impossibilité de faire un geste par une clé enseignée dans toutes les académies

de police, qui consiste à se glisser derrière le suspect et à lui passer un avant-bras sous le cou tout en l'empêchant de desserrer l'étreinte avec ses mains. Le policier a-t-il trop serré ? Garner avait-il un système respiratoire déficient ? Ces questions n'ont pas encore reçu de réponses convaincantes. Toujours est-il que Garner meurt à son arrivée à l'hôpital. On avait fouillé ses poches : il était sans arme. Le policier est mis aussitôt en examen. On lui retire son badge et son pistolet tandis que la lourde machine de la justice se met en mouvement.

Quatre mois et demi après ces événements – plus exactement mercredi dernier – le grand jury de Staten Island (six Blancs, trois Noirs, trois Hispaniques) rend un verdict d'acquiescement. Il n'est retenu aucune charge contre le policier qui bénéficie donc du principe de la légitime défense, dans la mesure où il a répondu à la force qu'on lui opposait par une force proportionnelle et réglementaire. A la minute même où ce jugement fut connu du grand public, des dizaines de rues de New York se soulevèrent en laissant couler comme des torrents des milliers de protestataires – noirs à 95 % – qui convergèrent vers Central Station, la principale gare de Big Apple, afin d'y constituer une masse humaine étendue à même le sol en signe de sourde révolte. Les cris, les slogans, les pancartes allaient tous

“ Démonétiser des institutions qui ont assuré jusqu'ici la paix civile s'apparente à une dangereuse entreprise de démolition ”

autre élément rapproche New York de Ferguson : l'attitude des autorités. Même démagogie, même intoxication, même irresponsabilité. Aussi bien après l'affaire de Staten Island qu'après celle du Missouri, le président Barack Obama se surpassa dans la flatterie et dans le racisme à rebours en parlant de la « frustration du peuple africain-américain devant la police et la justice ». Une frustration qui, a-t-il souligné, rejoint « la ségrégation contre les Noirs il y a trois générations ». Démonétiser des institutions qui ont assuré jusqu'ici, qu'on l'admette ou non, la paix civile, s'apparente à une dangereuse entreprise de démolition – à un calcul subversif. Frileux et soumis, l'establishment a suivi Obama dans la condamnation de deux verdicts rendus en pleine légalité.

Une condamnation aux conséquences incalculables, dignes d'apprentis sorciers. Il était plus facile de jouer sur ce registre que de rappeler à haute voix, courageusement, ces deux très simples vérités sorties de statistiques que la presse aux ordres se garde bien de publier : sur les 10 000 Noirs environ tués chaque année par balles, 93 % le sont par des balles tirées par d'autres Noirs ; et sur les 400 Noirs tués chaque année par la police, seuls 25 % le sont par des policiers blancs.

CHRISTIAN DAISUG
christian-daisug@present.fr

L'ombre jaune plane sur Toulouse



Les nombreuses levées de boucliers d'élus et responsables politiques, ardents défenseurs d'un candidat national, n'ont pas eu le dernier mot : une part du capital de l'aéroport de Toulouse-Blagnac tombe dans le giron du consortium chinois Symbiose, composé de Shandong Hi-Speed et de Friedman Pacific Asset Management, un fonds d'investissement de Hong Kong.

Hong Kong sur Garonne

Fait rare, plutôt que choisir Vinci associé à la Caisse des Dépôts et Aéroports de Paris associé à Predica (groupe Crédit Agricole) qui figuraient parmi les principaux prétendants, le gouvernement français a fait le choix d'un investisseur étranger, jugeant que l'offre chinoise était la meilleure, non seulement en termes de prix mais également sur le plan social.

Soit une cession du 4^e aéroport de France au consortium Symbiose à 49,99 % du capital qui devrait rapporter plus de 300 millions d'euros à

l'Etat. Une ouverture de capital dans laquelle « les collectivités locales et l'Etat français restent toutefois majoritaires avec 50,01 % » précise fièrement le ministre de l'Economie Emmanuel Macron en ajoutant « qu'il ne s'agit pas d'une privatisation mais bien d'une ouverture de capital ».

Le gouvernement a beau arguer que non seulement il ne vend pas l'infrastructure, qui reste sa propriété (Bercy assure n'avoir aucune intention de céder les 10,01 % qui lui resteront une fois que la cession sera finalisée), et qu'il garde la main à la fois par les concessions qu'il accorde et en tant que régulateur du secteur, il n'empêche que l'ombre jaune plane désormais sur Toulouse-Blagnac.

Bref, il faut faire rentrer de l'argent dans les caisses de l'Etat. Peu importe d'où vient l'argent. En revanche, quand le Front national emprunte à la Russie, c'est une autre chanson.

PIERRE MALPOUGE
pierre-malpouge@present.fr

Antiracisme : explosion en vol

Question bien-pensance, Fleur Pellerin et Anne Hidalgo ont ajouté leur pierre à l'édifice en disant tout le bien qu'elles pensaient du très démagogique spectacle *Exhibit B* du Sud-Africain blanc Brett Bailey, programmé au théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis. Elles ont même provoqué le feu nucléaire dans le petit monde de l'antiracisme militant. *Exhibit B*, déjà annulé en Grande-Bretagne sous la pression d'extrémistes noirs, plonge le spectateur dans l'histoire coloniale à travers douze tableaux faisant le énième procès de la colonisation et de l'esclavage.

La « performance » utilise toutes les ficelles de l'antiracisme et son auteur en rajoute dans la repentance avec toute une série de clichés : « des Noirs enchaînés dans des positions dégradantes », une « Vénus hottentote », autant de scènes qui ne conviennent pas à un collectif dénonçant la « négrophobie » (sic) du spectacle et multiplient les manifestations violentes devant le théâtre.

Il flétrissent le caractère « raciste » du spectacle et plus particulièrement l'utilisation dévoyée de l'argent « blanc » qui priverait les acteurs noirs de subsides.

Cet emblème de la repentance blanche provoque en tout cas un débat passionné. Notamment, celui qui a eu lieu, dans l'émission de Frédéric Taddei, « Ce soir ou jamais » où la chanteuse Bams a fini par comparer *Exhibit B* à... *Mein Kampf* laissant les autres invités interdits !

Sur *Slate*, la comédienne et militante antiraciste Amandine Gay signe une tribune que tous les tenants de la repentance, en tête desquels Brett Bailey, devraient lire : « *Le monopole de la parole blanche sur les questions coloniales et raciales représente une violence symbolique d'autant plus pérnante qu'elle s'exerce dans un territoire avec une forte population noire, comme celui de Saint-Denis.* »

Ce spectacle était chaudement soutenu par les ligues de vertu traditionnelles que sont le MRAP, la LICRA, la CIMADE ou la LDH. L'affaire montre, s'il en était besoin, les limites et les ambiguïtés de l'antiracisme, toujours alimenté par ceux-là mêmes qui veulent imposer à leur profit une vision instrumentalisée de l'histoire à leur profit et continuer ainsi à exercer leur métier de professionnels de l'antiracisme.

Comble de l'ironie, Agnès Tricoire, avocat de la Ligue des droits de l'homme, reproche aux manifestants « anti-Bailey » d'utiliser « les mêmes moyens obscurantistes que l'extrême-droite catholique » ! La boucle est bouclée.

Françoise Monestier
francoise-monestier@present.fr

Le Saint du Jour



Saint Nicolas, Evêque de Myre, (270-341)

De saint Nicolas, les futures mères sollicitent pour leurs enfants une naissance heureuse et la grâce du baptême. Il a été choisi aussi comme protecteur par un grand nombre de corporations, marins, pêcheurs, pèlerins... les victimes de vols ou d'erreurs judiciaires se réclament de sa tutelle. Pour les tonneliers, il est le saint qui fit sortir vivants d'un tonneau « trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs », comme il est dit dans la célèbre complainte, et qu'un boucher avait égorgés « coupés en menus morceaux et mis au saloir comme pourceaux ». Ce dernier miracle, le plus populaire de tous, a valu à saint Nicolas le gracieux patronage de la jeunesse. « Qu'ainsi les louanges de Nicolas soient chantées en cette assemblée ; car quiconque le prie de cœur met le vice en fuite et s'en retourne guéri. Ainsi soit-il. »

AB V.B.
ab-v-b@present.fr

Relaxe pour le vin bio

Sa relaxe jeudi par la cour d'appel de Dijon sonne pour Emmanuel Giboulot comme une « victoire de la mobilisation citoyenne ».

Viticulteur bio, poursuivi pour avoir refusé de traiter ses vignes qu'il exploite en Côte-de-Beaune et Haute-Côte de Nuit à l'aide de pesticides, est ressorti blanchi du tribunal correctionnel de Dijon qui, en première instance, en avril dernier, l'avait condamné à une amende de 1 000 euros, dont la moitié avec sursis (convoqué par la justice, il enco-

rait six mois d'emprisonnement et 30 000 euros d'amende).

Les raisins de la colère

L'affaire avait débuté au printemps 2013, quand la découverte près de Beaune de foyers de flavescence dorée – maladie mortelle de la vigne qui était apparue en 1949 en Armagnac – avait conduit le préfet à imposer de traiter tous les vignobles du département contre la cicadelle, l'insecte qui répand la maladie. Viticulteur en biodynamie depuis les années 1970, Emmanuel Giboulot s'était re-

fusé à traiter les dix hectares qu'il exploite.

Erigé en symbole par certains écologistes, le viticulteur s'est félicité d'avoir provoqué « le débat » autour de son affaire.

« C'est le reflet d'une problématique de fond dans la société : la problématique « flavescence » a mis en avant ce problème des pesticides et c'est le début d'un combat », a-t-il déclaré à la sortie du tribunal.

P.M.

CINÉMA, MÉDIAS, CULTURE

L'Incomprise

L'enfant du désordre

L'enfance blessée ! Dans sa famille foldingue, Aria (Giulia Salerno), gamine de 9 ans, a du mal à trouver sa place.

Entre ses parents artistes égocentriques séparés – sa mère (Charlotte Gainsbourg), pianiste folle qui change de compagnon comme de chemise, son père (Gabriel Byrne), acteur de seconde zone en costards de gigolo portoricain plus superstitieux qu'une vieille douairière – et ses demi-sœurs qui la mettent à l'écart, elle est la mal-aimée du clan. Du clan mais aussi de la plupart de ses copains et copines de classe.

Entre disputes et humiliations, ballottée de l'un à l'autre de ses géniteurs, Aria erre comme une âme en peine dans les rues de Rome, avec son sac à dos et son chat noir, Dac. Tout ce qu'elle demande, c'est d'être aimée. Mais voilà : elle a beau tout mettre en œuvre pour y parvenir, rien n'y fait. Elle est et restera une gamine en souffrance. Jusqu'à l'ineffable...

Un enfant dans l'impasse ! En référence à *L'Incompris* (1966) de Luigi Comencini, film dans lequel un jeune garçon souffre de l'indifférence de son père (on en voit



Aria, petite fille perdue sans collier

d'ailleurs un bref extrait dans le film), Asia Argento – fille de Dario Argento, spécialiste du *giallo* (film de terreur italien aux scènes baroques) dans les années 1970-1990 – signe une comédie dramatique sur les tribulations d'une gamine en mal d'amour, sur les enfants du divorce et sur le douloureux passage à l'adolescence.

Au final, certes il y a de la sensibilité, mais l'ensemble foutraque et ca-

phonique, moins rythmé qu'une course de chars dans le Colisée, ressemble à un collage de scènes et à un gloubi-boulga qui manquerait de lien. Seule la petite Giulia Salerno, fillette désarmante, parvient à vous tenir en éveil et à éviter que vos paupières deviennent lourdes, trop lourdes.

PIERRE MALPOUGE
pierre-malpouge@present.fr

Asterix

Le Domaine des dieux

Depuis la fin des années 60 et la sortie au cinéma du dessin animé *Asterix le Gaulois*, les enfants de France ont pu se réjouir des différentes adaptations des aventures du petit héros et de son village d'irréductibles.

Alexandre Astier, connu pour sa série historique décalée « Kaamelott » sur le Roi Arthur a relancé la machine cette année avec *Asterix : Le Domaine des dieux* adapté de l'album éponyme. Si le style dessin animé a fait place aux images de synthèse en 3D, la ressemblance des personnages et des décors avec la BD est toujours garantie.

Pour enfin parvenir à éradiquer le village qui lui résiste, Jules César met en place un nouveau stratagème. Au lieu d'envoyer se battre en vain ses légions, il décide de construire une cité romaine dans la forêt voisine qui prendra le nom de « Domaine des dieux ». César sait que les Gaulois ne s'en prennent pas aux civils, et seront donc envahis pe-



Asterix et ses amis passent à la 3D.

tit à petit et noyé dans la masse. Un scénario très contemporain.

Cet épisode n'est pas de la qualité des précédents, ayant quelques longueurs et un humour moindre. Les esclaves volent, eux, la vedette aux Romains, le comique de situation le concernant étant bien plus subtil. Notons qu'Asterix emprunte pour la dernière fois la voix de l'immense

Roger Carel. Le film a cependant le mérite de ne trahir ni l'esprit ni l'univers créés par Albert Uderzo et René Goscinny il y a 55 ans déjà. Les enfants passeront un bon moment et le mythe « Asterix » perdurera, par Toutatis !

Alexandre Rivet
alexandre-rivet@present.fr

A l'écoute de Radio Courtoisie



Le professeur Xavier Martin.

Le professeur Xavier Martin, dont on connaît les ouvrages, en parle de façon passionnante. Son passage en tant qu'invité des mardis de la mémoire d'Anne Colin et Dominique Paoli, le 25 novembre dernier, a d'ailleurs suscité de nombreuses réactions d'auditeurs. Xavier Martin continue son étude des écrivains des « Lumières » en publiant *Naissance du sous-homme au cœur des Lumières*, avec un sous-titre très prometteur : « Les races, les femmes, le peuple ». En trois mots tout est dit : les philosophes n'ont que mépris, voire haine pour les peuples exotiques, les femmes, les paysans et le petit peuple des villes que Voltaire appelait les « gueux ». Oui mais, une fois supprimés tous ces gens, il ne reste plus... que les philosophes, c'est pratique ! La haine de Voltaire pour les juifs était relativement connue

mais savait-on qu'à la fin de sa vie, il proposait la dépenalisation du viol ? N'oublions pas que Voltaire, malgré sa haine de la religion, était un partisan acharné de l'instruction religieuse du peuple sans quoi, disait-il, « mes paysans me voleront mon vin et mon blé » !

N'oublions pas non plus que ces « philosophes » ont été une source d'inspiration pour les grands criminels de l'histoire : Robespierre, Pol Pot et tant d'autres.

Les dégâts subsistent malheureusement de nos jours car le refus de l'essence de l'homme explique probablement l'irrespect du caractère sacré de l'espèce humaine en bioéthique contemporaine. Ces personnages sont bien peu reluisants mais il faut les lire malgré tout pour témoigner, auprès de tous ceux qui nous les présentent comme les grands génies du XVIII^e siècle. Ou au moins lire Xavier Martin !

Anne Dulin
anne-dulin@present.fr

Les revues sont de la revue

● José Antonio-Francisco Franco

Le Cercle franco-hispanique, créé par notre ami Olivier Grimaldi qui nous a récemment quittés, publie les homélies prononcées lors des messes du 20 N (le 20 novembre) à Paris : date anniversaire de la mort de José Antonio (fusillé par les Rouges un 20 novembre, en 1936) et de celle de Franco (disparu un 20 novembre, en 1975).

Ces sermons sont autant d'occasions de répondre aux mensonges politiques et historiques qui, régulièrement, refont surface. Admirable Cercle franco-hispanique qui entretient les valeurs communes à nos deux pays menacés par les mêmes ennemis. Ce *20 N à Paris* est un ouvrage salutaire et courageux. Et un beau cadeau de Noël à faire ou à se faire.

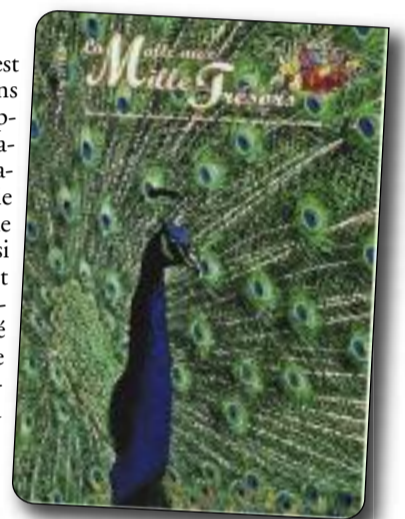
Cercle franco-hispanique, 4 bis, rue Caillaux, 75013 Paris.



● La Malle aux Mille Trésors

Maintenant que cette chronique est programmée un jour où nous paraissions « en couleurs », vous pourrez mieux apprécier la superbe couverture – un camaïeu de verts – de décembre. Editoriale de *La Malle aux Mille Trésors*, Julie Clédor écrit : « Il y a dans ce numéro de bien belles choses. La nature, mais aussi l'Histoire et les histoires nous offrent généreusement de quoi nous émerveiller. » Ce n'est pas une publicité mensongère ! A retenir une bio du Père Léon Bourjade, officier aviateur et missionnaire qui fut un des héros de la Grande Guerre.

La Malle aux Mille Trésors, BP 26, 56220 Malansac.



● Mémoire Vive

Mémoire Vive est la revue du CDHA (Centre de documentation historique de l'Algérie). Et c'est une mine ! Ce numéro est plus spécialement consacré au savoir-faire pied-noir. Directeur de *Mémoire Vive*, Joseph Pérez écrit : « L'heure (...) n'est pas à entretenir les regrets sur l'indifférence de descendants, nos fils et filles, que ces histoires-là n'ont pas encore interpellés. L'urgence est dans la prise de conscience et dans l'engagement à faire. Nos trésors cachés appellent à leur sauvegarde. »

D'où, dans ce numéro, une riche exploitation d'archives familiales, notariées, professionnelles. Des « petites » histoires qui, mises bout à bout, contribuent à écrire la grande.

Mémoire Vive, Maison du Maréchal-Juin, 20, avenue de Tübingen, 13090 Aix-en-Provence.



● Cahiers d'Histoire du nationalisme

Le dernier numéro des *Cahiers d'Histoire du nationalisme*, revue de synthèse nationale, est consacré à Jacques Doriot et au PPF (Parti populaire français).

Etonnant destin, incroyable trajectoire de cet homme venu du Parti communiste dont il fut un des leaders les plus acharnés. Maire de Saint-Denis en 1931, il commença à prendre ses distances avec la ligne du parti en 1934. Tout en lançant à Saint-Denis, car l'homme reste un féroce bolcho, un Comité de vigilance antifasciste. Exclu du parti par Thorez, il fonde le PPF qui s'embarquera dans l'aventure de la Collaboration. Une aventure qui s'achèvera pour lui le 22 février 1945 : ce jour-là, sa voiture est mitraillée. Le « Grand Jacques » vient de terminer une vie peu banale sur une route allemande.

Synthèse nationale, 116, rue de Charenton, 75012 Paris.



ALAIN SANDERS
alain.sanders@libertysurf.fr

23e Fête du Livre

Entretien avec Jean-Pierre Maugendre

C'est, comme chaque année, le grand rendez-vous des amoureux du livre et des idées : la 23e Fête du Livre se tiendra dimanche à Villepreux. Parmi les nombreux auteurs, ceux de "Présent" :

Francis Bergeron, Thierry Bouzard, Anne Brassié, Custos, Rémi Fontaine,

Anne Le Pape, Paul-André Maur, Arnaud Raffard de Brienne, Jean-Claude Rolinat, Alain Sanders, Nicolas Tandler...

Le journal aura aussi son propre stand, où nos lecteurs sont fortement conviés à passer !

— *La 23e fête du Livre rassemble quelques conférenciers de prestige : Mgr Schneider, Eric Zemmour, Philippe de Villiers... Comment réunit-on un tel « plateau » ?*

— Il me semble que la réussite repose sur plusieurs éléments. Tout d'abord il faut connaître avant l'été les livres qui paraîtront à l'automne et prendre dès ce moment contact avec leurs auteurs et éditeurs. Ensuite nous bénéficions d'une notoriété liée à l'ancienneté de notre fête du livre, à sa fréquentation et au climat général qui y règne. En effet il ne s'agit pas uniquement d'une usine à vendre des livres mais d'une journée que nous souhaitons familiale et conviviale, avec la possibilité d'assister à la messe et de se restaurer sur place dans l'amitié française et l'espérance chrétienne. Notons qu'à partir de 14 heures est ouverte une garderie, afin de faciliter l'accès des familles, qui bénéficient également d'un forfait d'entrée familial à 15 euros.

— *Qu'ont en commun la centaine d'auteurs très divers qui signent leurs livres à la Fête du Livre ?*

— Tous nous semblent participer, selon des modalités diverses, à l'œuvre de réforme intellectuelle et morale à laquelle nous sommes attachés, ce qui n'exclut pas qu'une large

place soit également faite aux livres pour enfants et aux lectures récréatives. Très concrètement, les ouvrages des auteurs présents représentent 450 titres différents et 4 500 exemplaires, la librairie générale 160 titres et 1 000 exemplaires, la librairie Jeunesse 300 titres et 1 500 exemplaires. A cela, il convient d'ajouter une librairie d'occasion.

— *La fête de Renaissance catholique est, avec la Journée de la Courtoisie et les Journées chouannes, l'un des grands événements littéraires et de diffusion de livres de notre famille d'esprit de l'année. Quelle est la particularité de votre journée ?*

— Il est toujours difficile, et parfois prétentieux, de se comparer aux autres. Radio Courtoisie est la radio de « toutes les droites ». Ce n'est pas notre positionnement. Nous nous sentons bien peu d'affinités avec une droite néopaienne pour laquelle le Christ est un dangereux agitateur gauchiste, pas plus que nous n'avons de complaisances envers une droite libérale pour qui l'avortement est l'horizon indépassable de la libération de la femme. Nos auteurs sont unis, me semble-il, dans la diversité des sujets qu'ils abordent, par un commun amour de la France, de son histoire et de ses traditions, et donc par la reconnaissance de ce que

notre pays doit au christianisme. Au-delà des quelques « vedettes » que vous avez mentionnées, je souhaiterais rendre hommage aux autres auteurs présents, plus obscurs ou également illustres, qui donnent son rayonnement à notre événement et contribuent, chacun à sa place, à faire connaître le vrai, admirer le beau et pratiquer le bien.

Concernant la Journée chouanne, je ne suis pas certain que les organisateurs et le public accepteraient de participer à une messe célébrée selon la forme extraordinaire par Mgr Schneider, évêque auxiliaire d'Astana au Kazakhstan, ni d'écouter une conférence prononcée par Eric Zemmour qui, s'il partage notre amour de la France, ne partage pas notre foi.

— *En tant qu'organisateur d'une fête du livre, constatez-vous que les jeunes ne lisent plus, ou est-ce une idée fautive ?*

— Je crains qu'effectivement il ne s'agisse pas d'une idée fautive. Les jeunes générations lisent moins que leurs parents qui déjà, eux-mêmes, regardaient trop la télévision. Le temps de lecture des jeunes, et des moins jeunes, est vampirisé par l'usage et la consultation abusive d'internet. Tout le monde l'observe autour de soi. Des esprits superfi-



ciels s'imaginent avoir des clartés sur tout parce qu'ils zappent, ou butinent, de site en site. Incapable de se concentrer, de prendre de la hauteur et du recul, l'esprit humain est ainsi emporté par les tourbillons de la mode, submergé par les flots de l'émotivité, ballotté au gré des vents dominants de l'instant présent.

Que penserait Voltaire de notre époque, lui qui écrivait : « Celui qui lit sans crayon à la main dort. » Aujourd'hui, les zappeurs exclusifs ne se contentent pas de dormir, ils ronflent bruyamment.

Dans son précieux ouvrage *Les désbrétés ou l'urgence de transmettre*, François-Xavier Bellamy rappelle fort opportunément qu'en latin le même mot : « liber » signifie à la fois l'adjectif qualificatif libre et le substantif livre.

Le livre n'est pas arme d'oppression ou pensum abrutissant, mais instrument de liberté. Pour vivre libre, lisez !

Propos recueillis par Samuel Martin
samuel-martin@present.fr

Un Noël pour les enfants syriens

Créée en 2013 au lendemain de l'entrée des jihadistes à Maaloula, qui criaient « On va libérer Maaloula des Croisés », l'association *Chrétiens de Syrie pour la paix* lance une collecte de produits de première nécessité, mais aussi de jouets, de vêtements, de couvertures et de dons en argent pour aider les enfants syriens, orphelins ou non, et leur redonner un peu de joie de vivre. A sa tête, Roueida Khoury, qui répond à nos questions.

— *Après quatre années de guerre, quelle est la situation exacte de votre pays ?*

— Toutes les ressources de notre pays sont épuisées et la situation sanitaire est très délicate. L'aide extérieure apportée à nos compatriotes est très disparate selon les régions. En fait, la Syrie manque de tout : eau, gaz, électricité. Et ne parlons pas de l'inflation. Cette année, par exemple, les prix ont été multipliés par dix. Les matières premières sont chères et nous sommes souvent obligés de les acheter au Liban, ce qui fait grimper particulièrement les coûts. Concrètement, un don de 10 €, soit 2 300 livres syriennes, permet de nourrir plusieurs enfants.

— *De quoi souffrent vos petits compatriotes ?*

— D'abord et avant tout, ils souffrent de malnutrition. Mais nombre d'entre eux ont été blessés lors d'attaques de la rébellion syrienne. Certains ont développé de graves maladies de peau. D'autres sont paralysés à la suite de blessures causées par les bombardements terroristes. Enfin, des vaccins périmés donnés par la Turquie ont provoqué récemment la mort de 60 enfants à Raka. Qu'il s'agisse des orphelinats ou des couvents hébergeant des orphelins ou des enfants confiés par leurs parents

contraints d'abandonner leurs enfants par manque de travail, nous manquons surtout de lait et de produits de première nécessité.

— *Quelles sont les conséquences réelles de l'embargo ?*

— L'embargo tue le pays économique mais aussi le pays politique. Par exemple, le matériel de nombreuses usines d'Alep a été volé par les jihadistes pour le compte d'entreprises turques, qu'il s'agisse d'entreprises textiles, de laboratoires pharmaceutiques ou d'usines fabriquant du savon. Des machines ont été démontées, des outils volés et beaucoup ont pris le chemin de la Turquie. Même chose du côté de Homs ou de Damas. Du côté agricole, tout ce qui est sous le contrôle des jihadistes est systématiquement détruit ou détourné à leur profit (blé, coton, huile d'olive). Nous entamons le quatrième hiver de guerre et les économies des Syriens ont fondu comme neige au soleil. C'est la raison pour laquelle nous lançons cette opération pour ceux qui ont perdu leur maison et leur travail.

— *Et le sort des femmes dans cette tragédie ?*

— Celles qui travaillaient ne peuvent plus se rendre à leur travail, vu le manque de conditions de sécurité. Dans certaines zones où sévit la rébellion, elles ne peuvent plus se déplacer seules, car la loi jihadiste les empêche. Bien sûr, la situation est différente à Damas où fonctionnent encore les institutions de l'Etat. Quant à nos compatriotes qui partent pour le Liban, les autorités de Beyrouth n'acceptent plus les flots de réfugiés et les Turcs tirent sur nos compatriotes qui, tirailés par la faim, ont récemment dérobé de la nourriture à la rébellion. Nous avons un exode de 6 à 7 millions de personnes à l'intérieur de la Syrie, ce qui appauvrit encore plus certaines zones. Les gens se disputent des bonnes de gaz pour se faire à manger ou se réchauffer et je crains le pire pour mes compatriotes cet hiver, car le froid s'est déjà installé.

Une ONG ne peut plus faire face à la situation causée par les terroristes des barbares islamistes. Il faut aider les communautés religieuses et laïques en charge de tous ces orphelins à rémunérer celles et ceux qui sont là pour assurer leur éducation. Les roquettes qui tombent, les bonnes de gaz qui explosent, les voitures piégées qui prennent feu, tout cela terrorise les enfants qui sont blessés physiquement et traumatisés psychologiquement. Je remercie d'avance vos lecteurs pour leur aide.

Propos recueillis par Françoise Monestier

23e Fête du Livre
Renaissance Catholique

Dimanche 7 décembre 2014
de 10 h à 19 h
à Grand'Maisons, Villepreux
(navettes gratuites au départ de Versailles)

Conférences
Mgr Schneider
Michel De Jaeghere
Eric Zemmour
François-Xavier Bellamy
Philippe de Villiers

120 auteurs vous attendent pour dédicacer leurs ouvrages

Infos sur www.renaissancecatholique.org - Tél. 01 47 36 17 36

PRÉSENT 5, rue d'Amboise - 75002 Paris
Phone : **01.42.97.51.30**
Fax : **01.42.61.97.79**
direction-generale@present.fr

Abonnements

La formule la plus pratique, le prélèvement mensuel : 27,50 € par mois

3 mois : 95 € 6 mois : 175 €
1 an : 299 € + 30 € pour l'abonnement numérique
2 ans : 580 € + 30 € pour l'abonnement numérique

Directeur (1981-2013) : Jean Madiran (†). SARL PRÉSENT pour 99 ans au capital de 135 555 euros, sise 5 rue d'Amboise, 75002 Paris. Gérant : Zita de Lussy. Imprimerie RPN - 93190 Livry-Gargan. Dépôt légal : 4e trimestre 2014. CPPAP : 0518 C 83178 - ISSN : 07.50.32.53. Directeur de la publication : Zita de Lussy. Rédacteur en chef : Samuel Martin. Directeur du jour : Anne Le Pape.

Vous cherchez Présent ? Allez sur www.trouverlapresse.com

Vous voulez trouver Présent près de chez vous ? Indiquez-nous le kiosque où la maison de la presse la plus proche et il y sera rapidement disponible : **abonnements@present.fr 01 42 97 51 30**

Suivez Présent sur Twitter et Facebook

Chrétiens de Syrie pour la paix (CSPPAIX)

Chèques à l'ordre de CSPPAIX. Chez Roueida Khoury - 5 rue Rubens - 75005 PARIS. Les dons en nature doivent être déposés à cette adresse avant le 11 décembre 2014, date de départ du convoi.



ERIC ZEMMOUR LE SUICIDE FRANÇAIS



Une étude magistrale sur l'effacement du politique

qu'en Amérique du Sud ("*Mexicanos con francos mano en la mano*") ou en Amérique du Nord ("*Vive le Québec libre*"). Ce fut le sommet de la volonté gaullienne d'indépendance nationale ». Zemmour y voit une mise en œuvre tardive de la « France seule », qui n'eut guère de lendemain.

Je sais bien que certains lecteurs arrêteront là leur lecture. Mais cet aspect de sa pensée est si essentiel qu'on ne peut l'occulter. Quand il cite De Gaulle : « Il y a d'abord la France, ensuite l'Etat, enfin le droit », c'est pour illustrer ce renversement, cette « pyramide retournée – d'abord le droit, ensuite l'Etat, enfin la France, que constitua, en 1971 et 1974, la révolution des juges », qui soumit toute loi nouvelle au bon vouloir du Conseil constitutionnel : « La politique était saisie par le droit, qui ne la lâcherait plus. »

A ce renversement contribua, en 1972, la loi Pleven qui, en élargissant démesurément la notion de « discrimination », supprima la liberté d'expression, et dont la descendance se retrouve dans les lois Gayssot, Taubira, Perben : « La loi donne au juge le droit et le devoir de sonder les cœurs et les âmes, de faire l'archéologie des pensées et des arrière-pensées. » A l'époque d'une immigration maghrébine massive, la loi Pleven annonçait « la dissolution programmée de la nation dans un magma planétaire ».

Dessaisissement du politique

Les traités européens, de 1992 à 2007, ont accéléré ce dessaisissement par l'Etat du politique : « La construction européenne s'éleva comme un mur entre une représentation sans pouvoir (les gouvernements des Etats) et un pouvoir sans représentation (les technocrates, les juges et les lobbies à Bruxelles). » Cette désappropriation, Zemmour la traque dans les mots : « gouvernance », empruntée au vocabulaire des entreprises, est préférée à « gouvernement », « responsabilités » à « pouvoir ». Il illustre son propos par les priorités de Chirac en 2002 : « la lutte contre le cancer, l'insécurité routière et l'insertion des handicapés : des objectifs dignes d'un président de Conseil général ». Les vrais gouvernants ne sont plus les chefs d'Etat : « Le commissaire, le juge et le banquier revêtirent la pourpre des cardinaux. »

Zemmour, amoureux de la France qu'il a reçue comme un don plus que comme un héritage – il est juif berbère – constate qu'elle n'est plus maîtresse d'elle-même. La liberté totale, à l'intérieur de l'Union européenne, des mouvements de capitaux, de marchandises et d'hommes, signe l'effacement de la France : « Américanisation et libéralisation sont les deux mamelles du monde qui s'annoncent. L'Europe en est le cheval de Troie. »

Chaque étape de la « construction européenne » entraîne la suivante, en un engrenage infernal : du marché commun au marché unique à la monnaie unique aux règles budgétaires communes.

Mais, remarque Zemmour, les idéologues catholiques libre-échangistes, avec à leur tête Jacques Delors, qui avaient « rêvé d'un monde débarrassé du politique », « porteur de paix et de justice », n'imaginaient pas que le libéralisme économique pouvait être associé à la tyrannie politique. Or, l'exemple de la Chine communiste illustre « cette alliance inédite... d'une efficacité redoutable, à la grande joie des multinationales occidentales qui exploitent sans vergogne les millions d'esclaves mis à leur disposition ».

De la haine de soi à l'islamisation

Du libéralisme qui implique dessaisissement de l'Etat découle, selon Zemmour, la féminisation de la société, l'islamisation, l'assistanat. Mais alors que la Grande-Bretagne et l'Allemagne avaient compensé les effets nocifs du libéralisme par un nationalisme sans honte, « la France est le seul pays au monde à cumuler des systèmes sociaux aux philosophies différentes : assurance sociale bismarckienne, étatisation beveridgien, assistanat libéral. Les couches s'accumulent épaisses, étouffantes, financées à coup d'endettement public ».

A quoi s'ajoute l'autoflagellation française. Zemmour cite Christopher Soames, ancien vice-président britannique de la Commission européenne : « Dans une organisation internationale il faut toujours mettre un Français, car ils sont les seuls à ne pas défendre les intérêts de leur pays. » D'où le choix de Moscovici ?

La France affaiblie, non gouvernée, ingouvernable, à laquelle « nos dirigeants devenus des prêtres » ont promis l'Europe « comme un Graal qui se gagne par d'innombrables sacri-

Plus réjouissante est sa galerie de portraits au vitriol : Louis Schweitzer ou « la nouvelle trahison des clercs », BHL ou « L'idéologie pour les nuls », José Bové ou « la trahison d'Astérix », les « bobos prédateurs aux paroles de miel ».

Cette allégresse de plume pimente un bilan accablant ; elle est aussi révélatrice d'une pensée qui n'est pas désespérée. Zemmour évoque les révoltes populaires, les ovations pour les films qui rappellent la défunte France d'hier – enracinée pour *Bienvenue chez les Chtis*, assimilatrice dans *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?*

Le mariage a été transformé en « contrat à durée déterminée indexée sur les sentiments » préparant sa parodie, le « mariage homosexuel », qui est « l'ambition non de singer le réel, mais de le contester, de le nier, de se substituer à lui ». L'art contemporain est l'héritier de Malevitch : « ce que je veux, c'est la négation de ce qui nous précède », que Zemmour interprète comme un « nihilisme éradicateur » qui traduit « un refus d'hériter » et un « ultime moyen de salir et saccager toute trace du passé ».

Éric Zemmour.



ficas », devient terre d'élection pour un islam qui colonise son ancien colonisateur, au point que Zemmour évoque « la naissance balbutiante mais vigoureuse et redoutable d'un *Dar-el-islam* français » ; avalisant la thèse du Grand Remplacement et la substitution d'une histoire à une autre : « Pour intégrer l'islam, il faudrait que la France renonce à mille ans d'histoire. »

D'autres horizons

De ce livre riche, trop riche, on peut faire plusieurs lectures. Lecture historique : Zemmour compare Gorbatchev à Louis XVI, Chirac à Louis XVIII, fait de Sarkozy et de Hollande respectivement un Bonaparte de carnaval et un Mitterrand de carnaval. Dans l'Europe allemande, il voit la naissance d'un « Saint Empire américano-germanique », et l'on peut déplorer qu'il identifie la réunification allemande – et donc la chute du mur – à une « catastrophe géopolitique » parce qu'elle renforce l'Allemagne au détriment d'une France qui seule lui importe. Pour lui, la politique est indépendante de la morale, et cela aussi explique son gaullisme.

Mais les manifestations des rues, les bouderies du public, ses engouements intempestifs, ses suffrages politiquement incorrects traduisent, dans le peuple français, la volonté d'un retour au réel, d'une réappropriation de son histoire et le rejet des « élites » qui prétendent confisquer la parole du peuple et lui dicter conduite et pensée. Zemmour s'assume réactionnaire et populiste. Tout se passe comme s'il voulait convertir des rébellions inorganiques en mouvement cohérent d'une France qui s'aime à nouveau. Car son livre évoque moins un suicide qu'un « meurtre déguisé en suicide ».

C'est le livre-programme d'un homme qui reconnaît faire « de la politique gramscienne en menant un combat d'idées dans le cadre d'une lutte pour l'hégémonie intellectuelle ».

A d'autres de s'en inspirer, sans doute est-ce le souhait de Zemmour, qui sait, comme Maurras, qu'« en politique le désespoir est une sottise absolue ».

DANIÈLE MASSON
daniele-masson@present.fr

La mort du père

L'avant-dernière page concentre le diagnostic : « Nous avons aboli les frontières, nous avons renoncé à notre souveraineté, nos élites politiques ont interdit à l'Europe de se référer à ses racines chrétiennes. Cette triple apostasie a détruit le pacte millénaire de la France avec son histoire. »

C'est donc avec elle qu'il faut renouer. Il n'est pas indifférent qu'il dédie son livre à son père, qu'il ait choisi pour son premier chapitre le mot d'un révolutionnaire : « L'histoire n'est pas notre code », et pour son dernier un verset d'Ezéchiel : « Les pères ont mangé des raisins trop verts, les dents des enfants ont été agacées. » Zemmour n'est pas essentiellement polémiste, il est historien et, quand l'histoire prend des allures apocalyptiques, il use du vocabulaire théologique : l'apostasie n'est pas un simple reniement, mais l'abandon public d'une religion inhérente à un être ou une nation, au profit d'une autre.

On peut s'étonner et se scandaliser qu'il ouvre son livre sur « la mort du père de la nation » c'est-à-dire, pour lui, la mort de De Gaulle, et qu'il écrive avec Philippe Muray, « De Gaulle a été le dernier père, et après lui viendrait le temps des papas-poussettes ».

De Gaulle parjure ? Zemmour justifie le nécessaire machiavélisme du prince. Pour lui, « De Gaulle était émule de Machiavel et de Richelieu : il ne connaissait que les rapports entre Etats, les souverainetés nationales et la *realpolitik*. Il ignorait les régimes et ne faisait pas de morale au nom des droits de l'homme ». Provocateur sans doute, mais cette provocation-là ne lui sera pas reprochée par les médias, il écrit : « De Gaulle est un enfant de Maurras, (...) héritier des maurrassiens anti-colonisateurs du XIXe siècle qui n'ont jamais cru aux mythes émancipateurs de la gauche colonisatrice. » Sa volonté d'indépendance le poussa à quitter l'OTAN, à se libérer du « protectorat américain » et « à se lancer dans une politique d'alliances tous azimuts, avec l'URSS, l'Europe de l'Est (Roumanie), jus-

Qui suis-je ?

MARCEL AYMÉ

Entretien avec Michel Lécureur



— « Un chant d'amour et de réalité qui apprend à aimer les choses et les êtres pour ce qu'ils sont. » Ces mots de Marcel Aymé concernent l'œuvre de Montherlant. En quoi sont-ils tout aussi justes pour sa propre œuvre ?

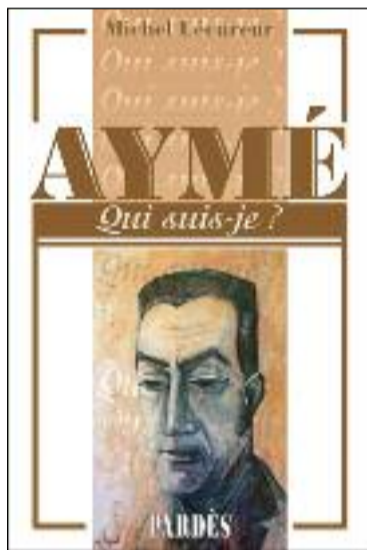
— Cette définition s'applique parfaitement à l'œuvre de Marcel Aymé, car on y devine un auteur qui regarde et présente sans cesse les choses et les hommes avec bienveillance, indulgence et amour. L'être le plus abject ne l'est jamais totalement car Marcel Aymé aime l'humanité. Ainsi le notaire du *Moulin de la Sourdine* n'est pas sans dégager une certaine sympathie, de même que Dermuche, cette brute épaisse (*Le Vin de Paris*), assassin d'un couple de retraités qui, par ailleurs, est sensible aux notes d'une boîte à musique.

— Qu'il traverse des périodes de grande popularité ou de réelle solitude, Marcel Aymé semble inviolable : discret, le cuir épais, généralement bienveillant. Quel était le fond de son caractère ?

— Il ne faut pas se méprendre. Si Aymé souriait volontiers des compliments qu'on lui adressait pendant ses périodes de grande popularité il souffrait, en revanche, des attaques dont il était l'objet. Cherchant sans cesse à être en accord avec sa conscience, il ressentait d'autant plus vivement les critiques, car elles lui semblaient injustifiées. Il va de soi qu'il n'estimait pas avoir raison en toutes choses, mais il ne comprenait pas pourquoi on lui refusait la liberté de penser autrement.

— Vous écrivez, page 45 : « On ne pardonnera jamais à cet écrivain de se vouloir inclassable. Il en a pâti jusqu'à sa mort et en souffre encore aujourd'hui. » Pouvez-vous développer cette idée ?

— Il est bien connu qu'au pays de Descartes, on aime avant tout pouvoir classer les gens en catégories bien définies et ceux, comme Aymé, qui s'y dérobent, ne sont guère appréciés. Ils dérangent et, pour avoir à cacher sa difficulté à les présenter, on préfère les oublier. Marcel Aymé appartient à ces gens qui analysent chaque situation avant de la juger et cherche ensuite à définir leur attitude en leur âme et conscience, sans répéter bêtement le credo d'une clique ou



d'une autre. Il s'ensuit qu'il ne peut être réclamé par personne, excepté ceux qui traversent l'existence à sa manière. Ils sont tellement gênants pour les analyses intellectuelles qu'on les rassemble dans une catégorie dite des « anarchistes de droite », mais cette étiquette ne veut rien dire. On ferait mieux de parler d'esprits libertaires.

— Aymé aura réussi à se faire attaquer à gauche pour son pacifisme et sa défense fidèle de certains auteurs maudits (*Brasillach, Bardèche, Céline*), à droite pour les

gauloiseries dont il ponctuera son œuvre puis, plus tard, pour son anti-américanisme. Belle prouesse !

— Effectivement, ni la gauche ni la droite ne peuvent réclamer Marcel Aymé. Même après avoir été fidèle à Brasillach et à Bardèche, lors de leurs procès, et avoir ainsi rejoint les rangs de la droite, il s'en est distingué en affirmant ses convictions en faveur d'une Algérie algérienne et non pas française. Quant à la gauche, elle a été déçue de voir un collaborateur comme Maxime Loin, dans *Uranus*, présenter sous un jour un peu sympathique, alors que certains militants communistes y étaient dépeints comme étroits et bornés.

— Vous faites un sort à l'image d'écrivain collaborateur qui lui a été collée par les autorités « épuratrices » de l'après-guerre. Le moins que l'on puisse dire est que les charges étaient minces...

— Il est exact que les lecteurs et analystes de bonne foi qui étudient attentivement les écrits et attitudes de Marcel Aymé pendant l'Occupation ne trouvent aucune critique à lui adresser, si ce n'est d'avoir laissé sa signature paraître dans les journaux de la Collaboration. Officiellement d'ailleurs, il n'a pas été inscrit sur les listes noires d'écrivains mis à l'index après-guerre. Il a seulement été l'objet d'un blâme sans affichage, pour avoir vendu un scénario, médiocre d'ailleurs, à la Continental Films, entreprise à capitaux allemands. Notons aussi qu'il a reçu plusieurs petits cerceaux par la poste, ce qui signifie bien qu'il était coupable dans certains esprits et que, du moins pour ceux-ci, les charges contre lui n'étaient pas si minces.

— Si Aymé fut un auteur lu et même très populaire, il est encore souvent présenté par une certaine

intelligentsia comme un auteur de « second rang ». Cela ne tient-il pas à la grande sobriété de son style, qui cherchait le mot juste et non la phrase verbeuse ?

— C'est possible. Mais sa phrase, dans sa grande sobriété, est toujours un enchantement, alors que beaucoup de proses qui se veulent simples sont insipides. En fait, je crois surtout que Marcel Aymé est considéré comme secondaire par certains car ils n'y trouvent pas matière à études complexes, destinées à briller devant des auditeurs, des téléspectateurs ou des lecteurs. Or le style, le témoignage social et historique, ainsi que l'observation humaine, sont pourtant des domaines d'une exceptionnelle richesse dans l'œuvre de Marcel Aymé. Mais évidemment quand, en pleine guerre, un auteur fait dire au dernier d'une file d'attente devant une épicerie : « Moi, dit le Juif, je suis juif. », il n'y a rien à ajouter.

— N'est-il pas, en cela, frappé du même châtement que Giono ? Quels rapprochements peut-on établir entre les deux hommes et entre leurs œuvres ?

— Je ne connais pas dans le détail la vie et l'œuvre de Giono pour établir un parallèle précis entre ces deux auteurs. Mais, a priori, il me semble que le pacifisme de Giono était plus fort que celui de Marcel Aymé, ce qui l'a poussé à des prises de position inadmissibles pour beaucoup. Marcel Aymé, lui, frère d'un général qu'il admirait, n'a pas refusé de faire son service militaire et, s'il n'avait pas été réformé en 1939, il

aurait, j'en suis sûr, « fait son devoir », comme on dit.

— Nous serions également tentés de le rapprocher de Blondin. N'ont-ils pas tous deux mêlé romans, théâtre et journalisme ? N'ont-ils pas tous deux plongé leur plume dans une encre politique, comme à regret, mais avec beaucoup de talent et de sens polémique ?

— Antoine Blondin vouait une grande admiration à Aymé, son aîné. Tous deux avaient le don de l'écriture et une grande liberté de penser. Mais Marcel Aymé était avant tout un grand classique qui travaillait sans relâche, alors que Blondin s'est laissé aller très vite à la facilité et à la destruction par l'alcool. A ce propos, savez-vous que Marcel Aymé passait régler les ardoises de Blondin, mais pas dans leur totalité, pour que l'intéressé ne s'en aperçoive pas ? Quelle élégance !

— Finalement, quels voisins littéraires choisiriez-vous pour Aymé ?

— Rabelais, Montaigne, Molière, La Bruyère, Voltaire, Nimier, Vialatte, Jacques Perret, Alphonse Boudard, Didier Van Cauwelaert.

— Par quelle porte doit-on pénétrer dans son œuvre ? Quels trésors cachés doivent être explorés ?

— Les œuvres les moins connues : *Le Trou de la serrure*, *La Fabrique*, *Le Nain*, *Derrière chez Martin*, *Maison basse*, *Brûlebois*, *Le Moulin de la Sourdine*.

Propos recueillis par Pierre Saint-Servant pierre-saint-servant@present.fr

Lire et relire Marcel Aymé

SELON ROGER NIMIER, Gaston Gallimard mettait Marcel Aymé et Jacques Perret au-dessus de tous les autres écrivains, parce que ces deux-là le faisaient rire. Il n'est pas impossible que Nimier ait tout simplement inventé ces propos de l'éditeur. Une chose est sûre : Nimier, lui, appréciait énormément ces deux écrivains. Et à très juste titre.

Depuis une trentaine d'années, un professeur de lettres, Michel Lécureur, s'intéresse, lui aussi, à Marcel Aymé. Il vient de lui consacrer une biographie dans la collection « Qui suis-je ? » de chez Pardès. Ce n'est d'ailleurs pas son premier ouvrage sur le sujet, car on doit déjà à Lécureur un essai sur *La Comédie humaine de Marcel Aymé* (1985) et une première biographie, plus consistante, parue en 1997. A qui possède ces deux livres et l'essai de

Pol Vandromme (qui sont des « basics »), le nouvel opus de Michel Lécureur ne peut évidemment rien apprendre de nouveau.

Néanmoins, le mérite des « Qui suis-je ? » est ailleurs, vous le savez. Robert Le Blanc l'a rappelé dans *Présent* du 15 novembre 2014 : il est très pratique, pour tout amateur de littérature, de posséder ces « Qui suis-je ? », car ils synthétisent la vie de l'auteur en une centaine de pages. Ils possèdent en outre de précieuses annexes : une chronologie, des jugements d'époque ou d'aujourd'hui, une bibliographie en principe complète et une liste, elle aussi exhaustive, de publications consacrées à l'écrivain raconté. Dans le cas de Marcel Aymé, on trouve en outre une précieuse filmographie, car les livres et les nouvelles de Marcel Aymé ont donné lieu à de nombreux films à succès (mais curieusement, sauf



erreur, je n'y ai pas vu *La Vouivre*, le film de Georges Wilson tourné dans la vallée de la Creuse, en 1989).

Autre mérite de cette collection, relevé par Robert Le Blanc, dans ce même article déjà cité :

une iconographie de qualité. De 40 à 100 photos et dessins par volume.

Rappelons que Marcel Aymé n'est pas né avec une cuillère d'argent dans la bouche. Il était le cadet d'une famille de six enfants. Ses parents meurent alors qu'il est très jeune. Il va être ballotté entre des grands-parents, des tantes et des amis de la famille, avec une fratrie dispersée. Ses études ne seront qu'amorçées. Qui plus est, de santé très fragile, Marcel Aymé va passer de longues périodes à l'hôpital. C'est là, d'ailleurs, qu'il écrit son premier livre, *Brûlebois* (1926), qui va le lancer dans le monde littéraire. En 1933, c'est *La Jument verte* et le succès, un succès qui ne se démentira plus jusqu'à sa mort, en 1967, à l'âge de 65 ans.

Que dire encore de Marcel Aymé ? Il ne voyagea pratique-

ment pas, n'habita guère que sur la butte Montmartre, même s'il est resté fidèle à ses racines jurassiennes. Comme il est resté fidèle à ses amitiés : Céline, Arletty, Gen Paul, Nimier, Brasillach. Comme il est resté fidèle à son refus des honneurs.

Sa bibliographie comporte dix-sept romans, cinq essais, dont *Le Confort intellectuel* qui lui valut la haine de la gauche, et une vingtaine de pièces de théâtre.

Un dernier mot sur le petit livre de Michel Lécureur : le portrait de Marcel Aymé qui figure en illustration de couverture est dû au peintre Guy Vignot (huile sur toile, 1990). Vignot était un talentueux ami de *Présent*.

FRANCIS BERGERON francis.bergeron@present.fr

Aymé, coll. « Qui suis-je ? », Ed. Pardès, 124 p., 2014.

La Varende et Surcouf

La geste de Surcouf a passionné Jean de La Varende. Cela est perceptible dans les nombreux textes qu'il a consacrés au corsaire malouin. On rêve du livre qu'il aurait écrit sur ce personnage extraordinaire... A défaut, on trouve les textes en questions enfin réunis en volume par Patrick Delon, de l'association « Présence de La Varende ».

Qu'il soit en course dans l'océan Indien ou qu'il vive en bourgeois à Saint-Malo, Surcouf est un personnage de l'ancien temps, magnanime et téméraire, rusé et franc, que la Fortune favorisait plus que d'autres parce qu'il était, plus qu'un autre, audacieux. « C'est l'archétype du marin français, écrit La Varende : non pas du général, du stratège, mais bien du



matelot, de l'homme de mer spécifiquement de chez nous, dans sa verve, sa témérité, sa gaieté, et aussi sa générosité. Dès qu'il dépose ses armes, ce batailleur redevient intelligent et sensible. « Légèreté française », disent nos ennemis... Peut-être, mais sans doute, plus sûrement, terme de cette éducation aristocratique dont tous faisaient preuve, du haut en bas de la société, et qui répudie la haine comme la plus grave des inéligances. » Un livre qui sent la mer et la poudre !

Guy Denaere

● Jean de La Varende, *Surcouf*. Préface de l'amiral de La Motte. Avant-propos de Patrick Delon. Illustrations de Daniel Lordey. Via Romana, 112 pages, 15 euros.



La boîte à Sardine

Saint Pompon, le 6 décembre
Ma Sardine,

Tu ne m'as pas répondu la semaine dernière, ou ta lettre s'est perdue. Que penses-tu de cet ex-champion de tennis, qui s'était lancé dans la chanson, et qui, voyant que les ventes dégringolaient, et que les salles de concert sont vides, est allé dézinguer le capitaine de l'équipe de France de tennis, suggérant que tout irait mieux s'il pouvait prendre sa place ? C'est élégant n'est-ce pas ?

Ah l'élégance, c'est tout un art. Regarde comme notre ex-président, réélu à la tête de son parti, raccompagne gentiment, sous l'œil des caméras, ceux qui viennent le voir ? Pense-t-il que ça doit en fiche plein la vue au bonhomme Hollande, qui l'avait lâché sur le pas de la porte de l'Élysée ?

Bien sûr, s'il n'y avait pas l'élégance, on pourrait entendre le commentateur : *Oui, j'aperçois*

Nicolas Sarkozy qui tord le kiki de son ancien Premier ministre, tout en lui assénant des coups de genoux dans les choses, etc. ... Ça serait beaucoup plus amusant, plus franc – mais ça ne serait pas élégant.

Notre Pape aussi pense trop, me semble-t-il, aux caméras. Pendant que des chrétiens se font égorger, crucifier, brûler vifs, lui va dans une mosquée prier en direction de la Mecque. C'est qu'il pense trop à l'image qu'il va donner. Il me rappelle ce sketch d'un film italien, où l'on voit un homme, chez le coiffeur, se faire manucurer. Il est rasé de frais. Ses cheveux ondulés avec classe. Il est très attentif, et donne des conseils au personnel. Sur le plan suivant, on voit son visage, au-dessus d'un livre qu'il tient d'une main délicatement posée, bien en évidence. Il vérifie sa coiffure et commence : *En ce troisième dimanche après la Pentecôte...* C'est le prêtre qui passe à la télé pour le

Jour du Seigneur local. *Vanitas vanitatum...*

Pour rester dans l'élégance, mais dans un tout autre domaine, je suis allée l'autre jour à la Superette, celle qui est tenue par les Guidon – monsieur Guidon a une superbe moustache, sa femme aussi.

Et là, que vois-je ? Un de ces rouleaux, indispensables, la douceur là où on en a le plus besoin, tu vois ce que je veux dire ? Et j'en vois un, appelé « Fraîcheur du Matin »... Je suppose qu'ils ont dû se donner bien du mal. Fraîcheur du Matin... en lisant ça, ne penses-tu pas : *Vivement demain matin !* Comme la nuit va être longue, n'est-ce pas ?

Je pense qu'ils n'en resteront pas là, pourquoi se contenter du matin ? Je propose « Douceur du Soir », « Matin d'automne », et, plus viril, « Bûcheron fougueux », ou « Lancier du Bengale ».

Plus de place, je t'embrasse !

Tous les samedis, la Boîte à Sardine

Une dame entre deux âges, « Tantine », correspond avec sa nièce, « Sardine ». Elle demeure à Saint-Pompon, en Dordogne, et sa nièce à Goupillières, dans les Yvelines. Elles échangent des lettres (Tantine n'est pas connectée), qui se retrouvent à leur insu dans nos colonnes et dont le contenu n'engage qu'elles.



● Pièce de Michel Pascal, avec Justine Thibaudat et Marie Lussignol en alternance. Benoît Saint Hilaire présente cette pièce en accord avec Niwis Production.

La comédienne a investi son texte avec ferveur, enthousiasme et jubilation. Elle dynamise la deuxième pièce que cet auteur a écrite concernant cette jeune fille dont il est éperdument amoureux. Et il n'est pas le seul. Très vite après sa mort, elle a suscité un engouement extraordinaire qui n'a pas cessé depuis. Rapidement canonisée par une Église aux normes alors très exigeantes, son culte ne se dément pas

La chronique théâtrale

Thérèse l'universelle

suscitant dévotions, grâces et miracles. Parmi ces derniers, certains officiellement reconnus, d'autres, beaucoup plus nombreux, restant ignorés.

Née mademoiselle Martin dans une famille atypique qu'aujourd'hui on pourrait qualifier de « caste » tant ses membres vivaient dans une certaine symbiose à la fois assez éloignée du monde réel, et pourtant très présente à ce que l'on pourrait appeler « le siècle ». Entre ciel et terre pourrait-on dire.

Une spiritualité

Sourire d'enfant aux lèvres, l'air mutin et ravi, selon les photos dites « officielles » prises de face comme à l'époque, Michel Pascal la voit plutôt « de biais », sous un angle singulier qui révèle d'autres perspectives. Il est sensible à son pas de nonne aux sandales douces mais résistantes, à ses cheveux de gamine peut-être légèrement bouclés comme ceux de ses sœurs, elles-mêmes toutes nonnes, bien sûr. A d'autres détails aussi, petits mais révélateurs qui, habilement utilisés et bien

mis en valeur dans la pièce, campent au final un personnage assez différent de l'imagerie habituelle.

La fascination qu'a suscitée Thérèse au siècle dernier et qu'elle suscite toujours est surprenante et révélatrice aussi de l'évolution du culte dont elle fait l'objet. L'aspect dévotionnel et populaire de celui-ci s'estompe aujourd'hui quelque peu (disons peut-être plus justement qu'il évolue) au bénéfice d'une spiritualité paradoxalement plus concrète, d'une théologie toute à la dimension de la Sainte : d'une mer-

veilleuse simplicité, d'une humilité confondante et d'une fermeté étonnante. Ce que fait bien sentir la pièce.

Une petite sœur Thérèse aux antipodes de celle que l'on nous donne à voir dans presque toutes nos églises entourée d'une multitude de cierges : statue immense et corps raide, au visage de poupée Barbie, d'un goût discutable. Espiègle comme elle l'était, elle doit en pouffer de rire là-haut, elle qui n'aura peut-être jamais eu le temps de pratiquer la dérision de l'adulte qu'elle savait ne jamais devenir.

Mais pourquoi l'universelle ? Tout simplement parce que la petite sainte peut à tout moment être rencontrée par quiconque, même si parfois on la prend pour ce qu'elle n'est pas.

CLAUDE D'OLMIAC
claude-dolmiac@present.fr

● Église Notre Dame des Champs : 27, rue du Montparnasse, Paris VI^e.

Infos et réservations : www.thereseluniverselle.net et au 07 82 92 18 82. Lundi et mardi à 17 h et 20 h 30, mercredi à 20 h 30, jeudi, vendredi à 14 h 30 et 20 h 30, samedi à 20 h 30, dimanche à 16 h 30.

LES CARNETS RENÉ BENJAMIN

Notre ami Xavier Soleil, spécialiste de René Benjamin, nous informe de la suspension de la parution des *Cahiers René Benjamin*. Ils sont relayés par les *Carnets René Benjamin*, diffusés sur internet en libre accès à l'adresse suivante :

— xaviersoleil.free.fr/carnets-rene-benjamin.html

Quatre numéros sont déjà en ligne :

— Carnet n° 1 (juin 2014) : René Benjamin et Claude-Henri Grignon

— Carnet n° 2 (août 2014) : Table des noms cités dans les Carnets de Guerre ou « Les Cercles de l'Enfer »

— Carnet n° 3 (octobre 2014) : Trois conférences de René Benjamin

— Carnet n° 4 (décembre 2014) : *L'année Benjamin* suivi de *René Benjamin politique*, par Xavier Soleil.

La chronique de Livr'arbitres

Olivier Frébourg ou les silences de la mer

LA GRANDE NAGEUSE. Roman limpide, fluide. Normal *La priori* pour un récit qui se place sous l'égide de l'Océan. Olivier Frébourg est membre des Écrivains de Marine depuis 2004 (groupe littéraire fondé par Jean-François Deniau). Lui-même navigateur émérite. Son premier livre parut en 1989 : *Roger Nimier, trafiquant d'insolence*. Suivra un premier roman qui aura gardé toute sa fraîcheur *Maison basse*. On y retrouve déjà la complexité des rapports homme-femme. Le passage à l'âge adulte. La difficulté de s'engager. Les mensonges à soi, aux autres. Le spleen. La gravité, la joie, la tempête se rencontrent en mer mais aussi dans un verre. A l'instar d'*Un homme à la mer*, fragments de vie roulés comme des galets par la mer et l'alcool, où l'auteur se grime en personnage baudelairien allongé sur le môle de la vie. Quiberon y pointe déjà le bout de son nez. La Bretagne sera le paysage de ses dix-huit ans. La plage de Port-Haliguen. La baie avec ses deux bras est une mère protectrice. Mais un jour il faudra bien s'éloigner, s'enfoncer dans les déferlantes. Les cours de voile, la barre qu'il fallait passer pour accéder à la liberté et à la vie d'homme, seul maître après Dieu. Unique vérité, la mer ; s'y abandonner.

Mais que se cache-t-il sous l'eau ? Dans les abîmes ? De grands silences où le temps n'a pas de prise. L'homme pas davantage. La mer c'est le dénuement, alors lorsque le narrateur épouse une naïade... mais ici l'amour n'est qu'un prétexte. Si ce n'est la femme qui toujours nous échappe, passer clandestin. Attirée par le beau, indifférente au réel, au quotidien, à l'action.

Non, passées les brumes des premiers paragraphes se dégage une presque objet de toutes les attentions de l'auteur. Quiberon, ce nez dans la mer à la douceur d'une conque, est le véritable pivot du roman. Découverte des sens entre ciel et mer. Qu'est-ce que la vie ?

Enfermement dans la peinture ou par apnée. Chacun puise au fond de lui sa résurrection et ses douleurs, insatisfactions, démissions. Univers onirique, pudique. Le temps n'y a pas de prise. Histoire universelle de deux êtres. Un homme, une femme. Ils s'approprient au sein d'une côte sauvage avec ses genêts, ses bruyères, ses rochers aux formes humaines. L'ombre d'Huguenin aussi, certainement. Joie, insouciance. Croient



se lier l'une à l'autre. Mais restent en surface. La mer comme frontière de leurs deux mondes désormais dissociés. Le roman se construit par vagues successives. Lente séparation, silences. Mélancolie. Sauvagerie maritime.

« *La littérature, ce feu, cette poursuite d'un absolu jamais satisfait, ce refus du monde tel qu'il est.* » L'auteur en a été récompensé par le prix Freustié 2014 (Jean Freustié aurait eu cent ans cette année. A cette occasion, les éditions *La Table ronde* rééditent *Isabelle ou L'arrière saison*).

Patrick Wagner

● Olivier Frébourg, *La Grande Nageuse*, Editions Mercure de France, 154 pages, 15,50 euros.

Tous les quinze jours dans *Présent*, la chronique de Livr'Arbitres, revue littéraire apériodique. www.livr-arbitres.com



Les Serbes chrétiens chez eux au Kosovo



Nikola Mirkovic est l'auteur, aux éditions Picollec, d'un passionnant ouvrage intitulé *Le Martyre du Kosovo*. Franco-Serbe ayant subi les bombardements de l'Otan, il est activement engagé dans une organisation humanitaire en faveur du Kosovo, Vostok (Est, en russe).

— Le mois dernier, un scandale a encore éclaté à Pristina : Maria Bamieb, procureur britannique auprès de la mission européenne au Kosovo, a révélé que deux juges de cette instance avait été achetés par les réseaux de l'ancienne organisation terroriste UCK pour étouffer des affaires de meurtres. Votre livre, qui foisonne d'exemples de ce genre, est donc malheureusement parfaitement d'actualité ?

— Le Kosovo n'est pas bâti sur du roc et encore moins du sable, mais sur de la poudre. L'UE et les Etats-Unis se sont appuyés sur les terroristes de l'UCK pour créer ce nouvel « Etat », et les membres de l'UCK sont à tous les postes stratégiques en relation quotidienne avec Washington et Bruxelles. Les affaires de crime organisé foisonnent au Kosovo mais maintenant, nous savons qu'en matière de corruption le Kosovo n'a pas de leçons à recevoir de l'UE.

— La longue partie historique de votre livre, passionnante et nécessaire pour comprendre l'histoire actuelle de la Serbie et donc du Kosovo, montre bien que les Serbes ont souffert, au cours des siècles, des appétits de l'empire turc puis de la domination otto-

mane, ceci parce qu'ils ont toujours refusé de renier leur foi chrétienne. Les Albanais en revanche, convertis en masse à l'islam au cours du XVII^e siècle, ont déjà été installés en nombre par les Ottomans en Serbie. L'histoire se répète donc ?

— L'histoire, hélas ! se poursuit car, après cinq siècles d'occupation ottomane, les Serbes du Kosovo ont subi l'occupation fasciste, nazie puis le communisme et aujourd'hui les armées de l'OTAN. Chacun de ces occupants a toujours fait les yeux doux aux Albanais contre les Serbes chrétiens qui, eux, ont la légitimité historique sur cette terre, mais ont toujours refusé de faire allégeance à une puissance étrangère.

— Vous montrez bien, preuves à l'appui, l'ambiguïté de la position des Etats-Unis, à qui d'une part un allié musulman peut être utile en Europe et pour qui, d'autre part, les richesses minières du Kosovo sont tentantes. Vous citez à l'occasion le nom de l'opération qu'ils ont menée en Serbie en 1999 : « Ange miséricordieux ». Inconscience ou cynisme ?

— Les Etats-Unis sont la plus puissante nation militaire du monde avec plus de 900 bases dans 150 pays. Leur budget militaire est supérieur à lui tout seul à celui des dix plus gros budgets militaires du monde juste après le leur ! Il n'est plus possible d'évoquer une quelconque ambiguïté américaine. Les Etats-Unis suivent leur seul intérêt économique et géopolitique, Hollywood et les médias s'occupant de nous faire croire que ce sont des alliés et qu'ils sont là pour nous aider. Ils ont osé appeler leur opération de bombardement de la Yougoslavie « Ange Miséricordieux » alors que plus de 2 000 personnes, dont 500 civils, ont été tuées et ce au détriment de la charte de l'ONU, des conventions d'Helsinki, de Genève ou de Vienne. Les Etats-Unis et l'UE ont inventé l'Etat fantôme du Kosovo. Cherchez dans les livres d'histoire une quelconque référence à un peuple kosovar ou à une nation kosovare, vous n'en trouverez jamais. C'est une invention américaine du Dr Frankenstein qui va très mal se terminer.

— L'OTAN a choisi de soutenir les Albanais au Kosovo. Vous citez un de ses buts : « Chercher à créer un Etat ethniquement pur. » Pourquoi ne pas avoir choisi les Serbes qui sont, eux, dans leur pays au Kosovo ?

— Parce qu'à l'époque, les Etats-Unis avaient tout fait pour démembrer la Yougoslavie, qui restait un grand pays indépendant. Par la guerre, ils ont déstabilisé les Balkans, suscité l'ultra-nationalisme et détruit la Yougoslavie. En contrepartie, ils ont inféodé plusieurs petits Etats comme la Croatie ou l'Albanie. Ils ont également élargi les rangs de l'OTAN et poursuivi leur *drang nach Osten* vers la Russie. Ils ont voulu chasser toute influence russe dans la région et interdire à Moscou tout accès aux mers chaudes. C'est la théorie du *containment*, et l'encercllement de la Russie par les bases américaines et celles de l'OTAN se poursuit. Pour les Etats-Unis, la Serbie est un allié des Russes, c'est donc elle l'ennemi à abattre.

— Votre livre vaut presque un thriller, mais il ne fait que dire la dure réalité : purification ethnique, tentative de réécriture de l'histoire, trafic d'organes humains, églises et

tendance se poursuivent et qu'elle soit imitée par le reste de la Serbie. On ne peut gagner de combat sans combattants.

— Dans les solutions que vous proposez — car fort heureusement vous gardez espoir et vous cherchez des issues possibles — vous évoquez la conversion des Albanais au christianisme. Y en a-t-il réellement, de façon significative ?

— On ne peut vaincre sans espoir. Nous savons que l'histoire regorge d'événements complètement improbables, inattendus et parfois, disons-le, tout simplement miraculeux. Partant de là, tout est possible. Il ne faut pas parler de conversion des Albanais mais plutôt de reconversion, car ils ont été un peuple chrétien bien avant de se convertir majoritairement à l'islam. Il y a encore une très grande minorité d'Albanais en Albanie qui sont chrétiens. Au Kosovo, les

Un monastère détruit au Kosovo.



monastères chrétiens détruits tandis que les mosquées se construisent... Mais le plus inquiétant est encore la situation démographique du pays : récession chez les Serbes, explosion chez les Albanais. Tout n'est-il pas dit désormais ?

— La natalité est l'arme la plus puissante qu'un peuple puisse avoir. Malheureusement les Serbes, comme tous les peuples européens, connaissent une nuit de la natalité qui peut se révéler suicidaire s'ils ne donnent pas naissance à plus d'enfants très rapidement. Le taux des Albanais s'est approché de celui des Serbes mais au XX^e siècle, il était beaucoup plus élevé, ce qui explique que les Albanais sont aujourd'hui un peuple plus jeune, plus dynamique, et ils en sont conscients. Au Kosovo, aujourd'hui, il y a de plus en plus de familles nombreuses serbes, il faut que cette

Albanais sont presque tous musulmans, mais il y a quelques villages catholiques et des histoires de reconversion au christianisme ne sont pas rares. Les plus grands héros albanais sont les chrétiens Skanderbeg et Mère Teresa. A une époque où l'islam radical est en train de se répandre comme un feu de brousse à travers les Balkans et l'Europe, il est important que les chrétiens reprennent le terrain. Je suis persuadé qu'il y a chez de nombreux Albanais une volonté de renouer avec leurs racines chrétiennes. Leur reconversion ne guérirait pas toutes les plaies du Kosovo, mais elle faciliterait le dialogue et les espérances d'une issue pacifique à cette crise.

Propos recueillis par Anne Le Pape
anne-le-pape@present.fr

L'âme de l'Europe

Lors de son discours devant le Parlement européen le pape François voit l'avenir de l'Europe dans la « redécouverte du lien vital et inséparable » entre les institutions européennes et l'Eglise catholique, tout en préservant le principe de la laïcité des Etats. Pour sortir l'Europe de la crise, il propose une reconnaissance de la transcendance et un recours aux valeurs religieuses. Y aurait-il derrière ce discours une conception saine et légitime de la laïcité opposée au laïcisme moderne ? Si le chrétien est l'âme de l'Europe, n'est-ce pas un clin d'œil à saint Thomas qui analyse les relations de l'Eglise et de l'Etat comme ceux de l'âme et du corps ? Le Pape explique de manière plus précise dans son second discours l'apport du christianisme « dans le cadre d'une relation correcte entre religion et société ». Il s'agit selon lui d'introduire des « rencontres sur la dimension religieuse du dialogue interculturel ». L'Eglise doit éclairer et soutenir l'Europe sur le dialogue interreligieux qu'elle a développé ces dernières années.

Or une saine et légitime conception de la laïcité ne semble pas compatible avec ce dialogue. Si le christianisme doit être l'âme d'une institution temporelle c'est dans un tout autre sens. Il ne s'agit pas seulement de reconnaître une transcendance des valeurs religieuses et de favoriser le dialogue interreligieux. L'Eglise doit apporter à la société le Christ : Voie, Vérité et Vie. Les rapports intérieurs et vitaux des hommes en société ont « leur principe et leur origine, affirme Pie XII, dans la personne de Jésus-Christ (...) car le Fils de Dieu, en se faisant homme et vrai homme, contracta de ce fait un nouveau rapport vital avec le corps social de l'humanité ». L'optique du pape François est bien différente et c'est pour cette raison qu'il n'emploie jamais le nom de Jésus et qu'il ne parle pas de racines chrétiennes, mais de racines religieuses. Car, selon lui, toute religion dès lors qu'elle reconnaît une transcendance peut apporter quelque chose à la société. L'âme européenne semble assez fade, pourra-t-elle donner vie au corps de l'Europe ? Seule la vérité fait vivre. Non pas une vérité qui fait appel à la conscience, mais celle apportée par le Verbe incarné comme l'enseigne l'Eglise depuis 2000 ans.

VÉRONIQUE LAFARGUE
veronique-lafargue@present.fr

« Peuple de Sion, voici que le Seigneur vient pour sauver les nations »

De sa prison, Jean-Baptiste envoie ses disciples demander au Christ : « Es-tu celui qui vient ? » C'est un étrange nom dont Saint-Baptiste nomma Jésus. Il avait appris dans sa prison les œuvres du Christ et il avait envoyé quelques-uns de ses disciples le lui demander précisément. Pourtant, Jean Baptiste n'avait-il pas vu le Saint-Esprit descendre comme une colombe et demeurer sur le Christ alors qu'il baptisait à Béthanie au-delà du Jourdain ? N'avait-il pas dit « voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde » ?

Cette question nous conduit précisément au seuil du mystère du séjour du Christ dans son humanité sur notre terre. De sa prison, Jean-Baptiste conduit ses derniers disciples au Christ. Il est « l'après-dernier » des anciens de l'Ancien Testament et « l'avant-premier » des chrétiens. Il est la voix qui annonce Celui qui vient après lui, qui est au milieu de nous et dont nous ignorons la présence, dont nous ignorons la venue.

Sans doute, Jésus fut comme l'un d'entre nous. Il allait et venait sur le sol de Palestine, passant de village en village, visitant les maisons, à la recherche des pécheurs, ses brebis égarées, à la recherche de ses amis. Lazare et ses sœurs sa-

vaient que Jésus allait venir et ils l'attendaient. Mais il venait aussi à d'autres, qui n'eussent jamais osé l'attendre... Matthieu, Zachée.

Il ne venait pas comme un de nous parce qu'Il est d'en haut comme Il le dit simplement à ceux qui doutaient. Lorsque la Samaritaine retourne au village dire qui elle a rencontré, c'est lui qui est venu à elle, assis sur le bord du puits, fatigué de la chercher. Sauver nos âmes, « c'est pour cela que je suis venu ». Par Amour éternel, il vient de toute éternité, et il suit depuis le sein du Père un sentier de lumière et de grâce vers nos cœurs.

Le Christ est toujours présent. L'avènement de Saint-Esprit est si réellement son avènement que nous ne pouvons nier qu'il est au milieu de nous. Notre Sauveur est caché et sa lumière luit dans les ténèbres. Notre existence est un Avenir : le Christ vient aux hommes comme personne n'est venu et l'immense détresse morale du monde, dans les ténèbres, sans savoir qui elle attend, l'attend.

AB. V.B.

M 00136 - 1206 - F: 2,50 €

